



Ma bibliothèque et moi (5/7) «Les livres doivent se transmettre»



Les ouvrages de la bibliothèque d'Iris Jimenez sont de beaux objets possédant une histoire, un vécu, qui lui sont chers. Elle ne collectionne pas les bouquins actuels, qu'elle préfère donner après lecture.

Iris Jimenez, présentatrice de l'émission «La puce à l'oreille», n'a pas un rapport trop affectif avec les nombreux ouvrages qu'elle dévore

Valérie Geneux Textes
Laurent Guiraud Photos

Chez Iris Jimenez, il y a toujours eu des livres à la maison. Sa mère lui lisait des histoires et elle-même s'amusait à déchiffrer tous les mots qu'elle trouvait sur son chemin, avant même d'aller à l'école. Aujourd'hui, c'est à la nuit tombée que la présentatrice de l'émission «La puce à l'oreille», sur la RTS, s'adonne à la lec-

ture. «Je lis la nuit, car la journée il faut vivre. Dès que le soir arrive, il est indispensable que je lise, et ce jusque très tard. Tous les matins, je le paie au prix fort. Également capable de lire en voiture, on me reproche souvent d'être une très mauvaise copilote», avoue-t-elle.

Son rapport à l'objet que représente le livre n'a pas changé avec le temps. La journaliste possède une sensibilité toute particulière pour les bouquins anciens. Ce qui lui plaît, ce sont les odeurs que ces

derniers dégagent, mais aussi le toucher du papier, «sauf quand ils sont tellement vieux qu'ils sentent le mois», plaisante-t-elle. Avec elle, les livres ont droit à plusieurs vies et ne finissent jamais par croupir sur une étagère. «Je ne suis pas possessive. Une fois que j'ai terminé un bouquin, je le dépose quelque part pour en faire profiter d'autres. Quand il se révèle vraiment bien, je le donne à ma mère ou ma sœur. Le but est qu'il continue plus loin. Les livres doivent se transmettre.»

Passion pour Hugo

Bien que ses goûts en matière de lecture se montrent éclectiques et qu'elle passe d'un genre à un autre sans transition, Iris Jimenez a eu dans sa jeunesse une période qu'elle appelle «grands auteurs



français», où Victor Hugo n'avait plus de secret pour elle. «L'œuvre qui me plaît le plus est «L'homme qui rit», pour ses aspects à la fois philosophiques, sociologiques et humanistes, offrant une réflexion sur ce que constitue la justice des hommes.» À travers les ouvrages moins célèbres de Victor Hugo, qu'elle préfère à l'illustre «Notre-Dame de Paris», elle a su se cultiver et affiner son vocabulaire. En effet, elle s'oblige à rechercher dans le dictionnaire la signification des mots qu'elle ne connaît pas encore. Pour preuve: «Savez-vous ce qu'est une holothurie? Il s'agit d'un concombre de mer. Je l'ai appris grâce à Victor Hugo», plaisante Iris Jimenez.

Cependant, la Genevoise a toujours combiné les lectures des grands classiques avec celles de contemporains. Son dernier coup de cœur? Un polar du Suisse Martin Suter, «La face cachée de la lune». «L'intrigue se déroule dans le milieu des affaires zurichois. Ce livre m'a noué. Quand je le lisais, je me sentais mal, mais je ne pouvais pas le lâcher, tant l'histoire et le suspense se montraient prenants. Avec ce bouquin, je viens de passer deux nuits blanches.» Et son prochain? «Actuellement, je suis plongée dans la lecture de «Pleine lune» d'Antonio Muñoz Molina, qui a reçu le Prix Femina étranger 1998. J'y reconnais la ville qu'il y décrit, car j'y possède une maison de vacances.» Iris Jimenez dévore entre deux et trois bouquins par semaine. Et elle les finit

tous. «Je n'arrive pas à les poser sans les avoir terminés. Je trouve que c'est un manque de respect pour l'auteur. Quand le livre n'est pas à mon goût, je passe en mode «lecture rapide» et je cherche un paragraphe ou une phrase qui retiendra mon attention. Au moins, j'ai la conscience tranquille de l'avoir fini.»

Un regard qui change

Par faute de temps, il lui est impossible de revenir aux bouquins qu'elle a particulièrement appréciés. «Si je relisais mes livres, qu'advierait-il de tous les autres que je souhaite découvrir? La vie est trop courte et je ne suis pas mariée à un livre», affirme-t-elle. Néanmoins, elle s'autorise à se replonger dans les grands classiques de la littérature française et se surprend à aimer des éléments qui ne la touchaient pas forcément plus jeune. «Par exemple, j'ai relu «Du côté de chez Swann» de Marcel Proust. Je l'avais déjà adoré à l'époque, mais je m'ennuyais un peu durant les passages de descriptions très détaillées de décors ou d'intérieurs, car j'étais plus intéressée par les portraits des personnages. Aujourd'hui, j'admire toujours son style et je prends le temps d'effectuer des recherches pour savoir à quoi ressemble l'objet ou la chose que l'auteur dépeint. J'y suis plus sensible qu'avant. Ça vient sans doute avec l'âge.»

Sa bibliothèque, qui trône dans l'escalier de sa maison, fait partie intégrante de

la décoration mais partira en poussière une fois qu'Iris Jimenez aura quitté ce monde. C'est en tout cas le destin qu'elle lui prédit. «Ma bibliothèque renferme des bouquins classiques et anciens, qui possèdent une histoire ou signifient quelque chose pour moi. Je les aime pour ce qu'ils représentent plus que pour l'objet en lui-même. Mais je ne continue pas ma bibliothèque, car les livres d'aujourd'hui ne sont pas aussi beaux qu'avant. Je préfère nettement leur contenu que le contenant.»

«Promesses de bons moments»

Quand elle évoque les femmes écrivaines, Iris Jimenez est toujours inspirée. Elle apprécie autant l'Espagnole Lucía Etxebarria pour sa verve littéraire à l'Almodóvar qu'Élisabeth Badinter et Simone Veil, qu'elle admire non seulement pour leur plume mais également pour leur engagement social, politique et philosophique. «Par contre, je déteste le mot autrice. Cela me fait penser à une roue motrice. C'est un terme utilitaire dénué de toute poésie. Personnellement, j'emploie auteure ou écrivaine, mots que je trouve bien plus jolis.»

Pour conclure, la présentatrice livre sa version de la lecture, tout en sagesse et légèreté. «La lecture offre une sensation forte, une surprise, une ouverture sur d'autres mondes, d'autres univers. Un livre est autant de promesses de bons moments à vivre.»

Son goût pour la lecture comme héritage

● Iris Jimenez a trois garçons, âgés de 5, 12 et 15 ans, à qui elle a transmis avec beaucoup d'application sa passion dévorante pour la lecture. «Un parent donne le plaisir de la lecture à son enfant s'il lit lui-même, car c'est en observant ses parents plongés dans un bouquin qu'un enfant a envie de faire pareil. Pour ma part, je vais à la bibliothèque essentiellement afin d'emprunter des livres pour mes

enfants. Et je prends systématiquement le maximum autorisé. Mes garçons possèdent chacun leur propre bibliothèque, mais ils aiment revenir sur certaines histoires et en lire des nouvelles. Je leur ai lu plusieurs livres tous les soirs jusqu'à ce qu'ils prennent plaisir à lire par eux-mêmes. Désormais, les deux grands lisent seuls avant de se coucher. Mon dernier est actuellement branché sur les

dinosaures et les reptiles, alors je lui lis des histoires sur ces thèmes. Comme il est encore petit, il m'arrive de changer les mots compliqués ou d'inventer à partir des images afin de lui rendre la lecture plus accessible. D'habitude débordant d'énergie, il me surprend à m'écouter religieusement. C'est fabuleux d'avoir l'attention de ses enfants dans ces moments de grande tendresse.» **V.G.**

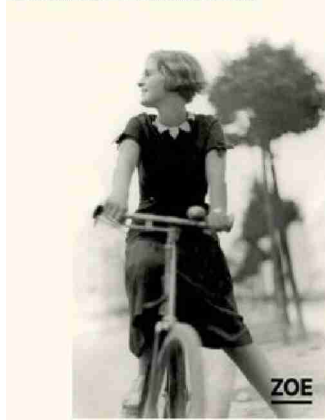


Quatre trésors parmi mille autres

«Grand National», Roland Buti,
Éd. Zoé, 2019

«Le dernier roman de Roland Buti sort pour la rentrée. D'ailleurs, je vais recevoir son auteur dans l'émission de «La puce à l'oreille» du 5 septembre prochain. Ce que j'aime dans cette histoire est le personnage d'Agon, homme à tout faire dans ce foisonnement végétal que sont les jardins familiaux. Il est le roi dans son domaine. J'ai beaucoup apprécié les descriptions potagères, qui représentent des moments forts de l'histoire. Ce livre fait partie de mes lectures estivales.»

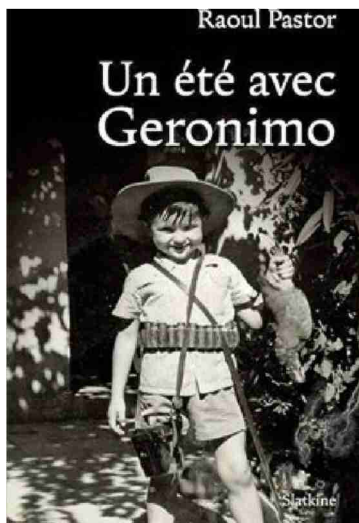
Roland Buti
Grand National



«Un été avec Geronimo», Raoul Pastor, Éd. Slatkine, 2019

«Raoul Pastor a été, durant vingt-trois ans, le directeur du Théâtre des Amis, à Carouge. Son premier livre constitue une belle surprise. Je vais le prêter à ma mère car il est vraiment bien. L'auteur y raconte une année de parenthèse enchantée d'un enfant chez ses grands-parents en Espagne. L'écriture

se révèle belle, sensible et poétique. L'histoire fait réfléchir sur soi-même, sur son enfance et traduit toute la tendresse d'un petit-fils pour son grand-père, nommé Geronimo.»

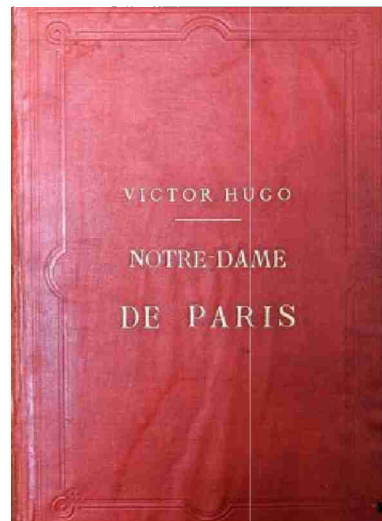


«Notre-Dame de Paris»,
Victor Hugo, 1831

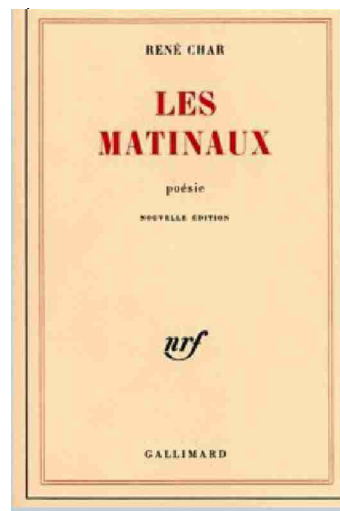
«Du point de vue esthétique, c'est le plus beau livre que je possède. L'écriture est aussi très belle et il reste accessible aux jeunes lecteurs. Concernant l'incendie de la cathédrale en avril dernier, j'ai trouvé terrifiant comme une telle somme d'argent a été levée aussi rapidement pour sa reconstruction. Dans un climat de revendications sociales, cela m'apparaît indécent. Les symboles ne doivent pas être plus forts que l'humanité qu'ils transcendent, la pierre reste éphémère.»

«Les matinaux», René Char,
Éd. Gallimard, 1950

«Je reviens souvent vers ce recueil de poésie pour y relire des poèmes. René Char est un poète accessible qui tutoie



le lecteur et nous prend par la main. C'est à la fois simple et fort en même temps. Un de ses vers qui me touche beaucoup est: «Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront.» René Char a une sensibilité particulière à la terre que je retrouve aussi chez Jean Giono, un de mes auteurs favoris.»



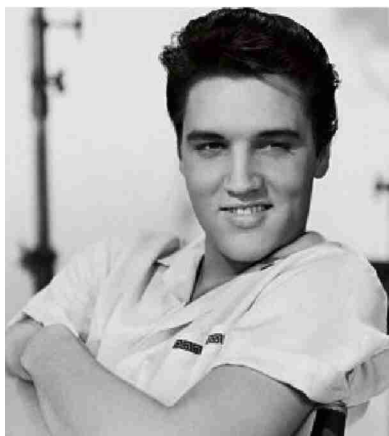


Les «fake news» d'avant

Don't be cruel: Elvis ne meurt pas, voyons!

Rumeurs, bobards et ragots n'ont pas attendu les réseaux sociaux pour se répandre. Chaque week-end de l'été, une fake-news millésimée

Il y a quarante-deux ans, le 16 août 1977, Elvis Presley, bouffi par les médicaments, mourait dans sa résidence de Graceland, à Memphis. Et pourtant, depuis sa disparition, on le voit partout. Déguisé en jardinier dans son ex-propriété, aperçu dans une épicerie en Californie, repéré dans un Burger King dans le Michigan, caché sous les traits d'un pasteur de l'Arkansas ou – quel farceur! – assistant à une cérémonie célébrant les 40 ans de son décès à Graceland. Plus insolite encore: on l'a vu en Russie après la catastrophe de Tchernobyl, conducteur de tramway à Prague, adepte de la danse du ventre à Osaka et même figurant dans un célèbre film, «Maman j'ai raté l'avion». Ce don d'ubiquité posthume s'explique aisément: Elvis Presley, légende du rock, ne peut tout simplement pas mourir. Bien avant l'émergence des réseaux sociaux, les théoriciens du complot se sont emparés de la mort du «King» pour la déconstruire aussi



«The King» en 1958. DR

vite que la nouvelle a attristé ses fans. Eh oui, Elvis, las de la pression du star-système ou même menacé par le crime organisé, aurait en réalité simulé sa mort! Et pour certains, tout cela se serait fait avec l'aide du FBI. Forcément. Cette conviction de fans absolus s'est installée dès les funérailles d'Elvis Presley, au vu d'une quantité d'«anomalies» soigneusement répertoriées. On raconte que le cercueil pesait 400 kilos. Et que le corps qui y reposait n'avait pas le faciès du

«King». Pourquoi? Parce qu'il y avait une poupée de cire à l'intérieur, et si le cercueil était si lourd, c'est qu'il fallait un système de ventilation pour le refroidir, afin d'éviter que le simili corps du «King» ne fonde. C.Q.F.D.! Pas très normal non plus qu'il y ait une «faute d'orthographe» sur sa pierre tombale: il y est écrit Elvis Aaron Presley, alors que son vrai nom est Elvis Aron Presley. Oui, sauf que le «King» lui-même s'était attribué ce deuxième «a».

Il y a aussi ce Jon Burrows, nom d'emprunt qu'Elvis utilisait pour réserver ses nuits d'hôtel, qui aurait pris l'avion pour Buenos Aires, un certain 16 août 1977, depuis Memphis. Sauf qu'il n'y avait pas de vol en partance pour l'Argentine à l'aéroport de Memphis en 1977...

En 2007, trente ans après son décès, 7% des Américains pensaient encore que le «King» n'était pas mort. Cette conviction a même fait l'objet de plusieurs livres trouvant certainement leur public. Aujourd'hui, le rocker aurait 84 ans. Un jeune âge pour que le mythe «Elvis est vraiment vivant», désormais bien servi par les réseaux sociaux, persiste encore quelques années. **Cathy Macherel**



Nos rues au féminin

Caroline Boissier-Butini (1786-1836)

Et si l'on féminisait les rues genevoises? Des propositions tous les samedi de l'été

Au XIX^e siècle, il n'était pas courant qu'une femme puisse faire carrière dans la musique. Caroline Boissier-Butini (née Butini) en est pourtant un exemple. Née dans une famille de la bourgeoisie genevoise qui encourageait l'éducation des filles, Caroline Butini commence le piano durant son adolescence, activité qu'elle poursuit toute sa vie durant. À 22 ans, elle est mariée à Auguste Boissier, propriétaire terrien genevois. Contrairement aux normes sociétales de l'époque, Caroline Boissier-Butini n'interrompt pas l'étude du piano à la suite de son mariage et continue de pratiquer la musique intensivement. Cette situation est singulière dans la mesure où la pratique de la musique est, dans la Genève du début du XIX^e siècle, relativement déconsidérée et que la poursuite d'une activité artistique de haut niveau n'est pas encouragée chez les Genevoises de



cette catégorie sociale. En dépit de ce contexte social, l'artiste apparaît cinq fois à l'affiche de la Société de musique, présentant notamment ses propres compositions. Suite à sa mention dans l'«Allgemeine musikalische Zeitung» de Leipzig en mars 1815, Caroline Boissier-Butini voit sa réputation dépasser les frontières de la Suisse. Dans cette chronique, le correspondant du journal, alors de passage à Genève, y relate la facilité inouïe avec laquelle l'artiste joue du piano et interprète un concerto

de sa création. Un second moment clé dans la carrière de la compositrice est le voyage entrepris à Paris et Londres en 1818, durant lequel elle mesure son talent pianistique à celui des meilleurs pianistes de ces deux villes. C'est également lors de ce voyage qu'elle cherche à publier certaines de ses œuvres. Suite au refus d'Ignace Pleyel de la publier, Caroline Boissier-Butini conclut un contrat avec l'éditeur Leduc. Aucune œuvre issue de cette collaboration n'a toutefois été retrouvée à ce jour. Selon l'état actuel des recherches, elle serait l'une des personnalités du monde de la musique les plus douées de sa génération en Suisse. Cela est d'autant plus remarquable qu'elle s'est probablement formée en autodidacte. C'est grâce à la redécouverte, en 2002, de quarante-deux compositions de Caroline Boissier-Butini à la Bibliothèque de Genève que son œuvre est remise à l'honneur lors de concerts dans différentes institutions genevoises. **L.P.**

Plus d'infos www.100elles.ch



Bêtes de sexe

La hyène tachetée en a entre les pattes

Nos amis les bêtes ont parfois une sexualité plus coquine que l'on ne pense. Tous les week-end estivaux, revue des galipettes animales

Que ne dit-on pas de la hyène – animal dont le nom ne se décline pas au masculin – sinon des choses en général très, très moches. Dans la symbolique, des écrits bibliques aux dessins animés Disney en passant par Balzac, la voilà «vorace», «féroce», «fourbe», «méchante», «hypocrite», «obs-cure»... N'en jetez plus! C'est une hypothèse, mais si ces traits de caractère si peu sympathiques lui sont attribués, c'est peut-être aussi que tout le monde n'apprécie guère cette façon qu'a la hyène de se distancier des stéréotypes féminins.



Hyène tachetée. PXHERE

Car non, la hyène tachetée en particulier, version femelle, n'est pas douce et gentille, et lorsqu'elle cherche à faire crac-crac, elle n'y va pas par quatre chemins. Avant les

amours, comme une invitation, la femelle dresse un attribut dont les experts ont longtemps cru qu'il ne pouvait appartenir qu'au sexe opposé. Au point qu'on l'a considérée, jusque dans les années 60, à tort, comme un être intersexe. En réalité, on a affaire à un clitoris pouvant atteindre 17 cm de long. Il est capable d'érection mais peut aussi se rétracter vers l'intérieur, comme une chaussette, pour les besoins de la reproduction. Pour s'y aventurer, les prétendants sont en général nombreux, mais celui qui l'emporte après s'être beaucoup battu doit encore montrer patte blanche pour se faire accepter par madame. Techniquement parlant, c'est elle qui dirige la manœuvre, sans quoi rien ne peut se passer. **C.M.**